



TÉMOIGNAGE

## Au nom des femmes

C'EST UNE ŒUVRE MONUMENTALE sauvée de l'oubli. À la fois autobiographie et récit quotidien de la descente aux enfers de la Somalie, le témoignage du Dr Hawa Abdi révèle comment une jeune gynécologue formée en ex-Union soviétique a pu épargner près de 90 000 vies à partir d'une clinique ouverte en 1983 à la périphérie de Mogadiscio. Grâce à la seule force de sa volonté et de son courage, elle a créé un sanctuaire de paix et d'amour au milieu d'un univers de barbarie entretenu par les seigneurs de la guerre. ●



SEIDIK ABBA

**Docteur de l'espoir**, de Hawa Abdi avec Sarah J. Rubbins, traduit de l'anglais par Marie Boudewyn, éd. JC Lattès, 250 pages, 20 euros ■ ■ ■

ESSAI

## Qui perd gagne

ANTOINE GLASER est un malin. Après avoir labouré avec talent le sillon de la Françafrique pendant trois décennies, le temps d'éditer une lettre confidentielle et de publier une demi-douzaine de livres, puis avoir sonné dans *Comment la France a perdu l'Afrique* le glas dudit succube, le voici qui exhume le cadavre, le ranime et lui fait faire demi-tour : place, cette fois, à l'Africafrance – laquelle semble bien partie pour durer. Le scénario est presque le même et le casting remanié, sauf que les rôles sont inversés puisque cette fois ce ne sont plus les Français mais les dirigeants africains qui mènent le bal. Certes, on savait depuis Houphouët et Bongo père que les supposées marionnettes tiraient parfois les fils, mais force est de reconnaître que Glaser a vu largement juste. Du Congo au Cameroun, du Gabon au Sénégal, de la Côte d'Ivoire au Tchad, ce livre raconte d'une plume alerte comment l'Afrique a pris la main à Paris. « Qui paie commande », conclut Glaser. Difficile de lui donner tort. ●

FRANÇOIS SOUDAN

**Africafrance. Quand les dirigeants africains deviennent les maîtres du jeu**, d'Antoine Glaser, éd. Fayard, 352 pages, 20 euros ■ ■ ■

## Et il est comment le dernier.

### ... JOSÉ EDUARDO AGUALUSA ?

Si vous n'avez jamais eu l'occasion de lire l'écrivain angolais José Eduardo Agualusa, ne vous fiez pas au titre de son dernier roman. *Théorie générale de l'oubli* n'a, en effet, rien d'un austère traité philosophique reposant sur une démonstration froide et implacable. Roman existentiel ou fable contemporaine, cette cinquième œuvre de fiction à être traduite en français est portée par une écriture ronde, poétique, qui vous retient de la lire vite pour la savourer pleinement. Ce qui fait la force de ce livre, c'est sa manière de réinventer un monde à partir d'une histoire vraie incroyable, comme les affectionne l'auteur de *Barroco tropical*. À l'indépendance de l'Angola, en 1975, une Portugaise, Ludovica Fernandes Mano, s'emmure vivante dans un appartement de Luanda. Elle y restera cloîtrée vingt-huit ans avec pour seule compagnie son chien Fantôme et un cadavre.

Vingt-huit années durant lesquelles elle survit grâce aux maigres récoltes de son potager créé sur sa terrasse et durant lesquelles elle couche par écrit son quotidien. « Les jours s'écourent comme s'ils étaient liquides. Je n'ai plus de cahier où écrire. / J'écris des vers succincts sur les murs, avec des bouts de charbon de bois. / J'économise la nourriture, l'eau, le feu et les adjectifs. » À l'ennui succède peu à peu l'effacement au point qu'elle « pourrait écrire une théorie générale de l'oubli ».

Vingt-huit années durant lesquelles la peur du monde et du ciel la tient éloignée de la fureur de

la rue. Luanda est dévorée par la folie d'une nation qui se déchire à l'indépendance et sombre aux mains des « policiers de la pensée ». C'est aussi une capitale « bourrée de mystères », avec ses innombrables personnages hauts en couleur qui se battent pour survivre au cœur d'une lutte idéologique sans merci. On y croise un chanteur congolais en exil qui fait danser un hippopotame nain, un jeune homme révolté qui devient un riche entrepreneur, un ex-agent des services secrets qui rêve qu'on l'oublie, un journaliste collectionnant

les disparitions, un écrivain avalé par la terre... Les intrigues s'entremêlent pour ne se dénouer que lorsque la vieille femme finit par accepter de recouvrer la vie.

**La dictature a laissé place à une autre**, qui se remplit « la bouche de grands mots, Justice sociale, Liberté, Révolution, et pendant ce temps les gens dépérissent, tombent malades, beaucoup meurent ». Puis « le

système socialiste fut démantelé par les mêmes personnes qui l'avaient mis sur pied et le capitalisme ressuscita de ses cendres, plus féroce que jamais ». Au final, que faut-il faire pour construire un nouveau vivre-ensemble ? « Les erreurs nous corrigent. Il est peut-être nécessaire d'oublier », croit savoir la vieille femme devenue quasi aveugle. Ce que refuse l'un des personnages, un ancien mercenaire à qui la vie aura offert une seconde chance : « Oublier c'est mourir [...]. Oublier c'est capituler. » ●

SEVERINE KODJO-GRANDVAUX

